lecticis ! Cette nouvelle leçon paraît si évidente — 'palmaire', comme on dit — qu'on se demande comment il se fait que les philologues n'y ont apparemment jamais pensé. A l'inverse, en IV,11, T. Maslowski accepte la conjecture plutôt hardie de Kornitzer, dans une recension de 1885, consistant à remplacer *p.R.* ou d'autres leçons qu'offrent les manuscrits, et qui donnent une phrase incompréhensible (A. Haury met une *crux*, et s'en excuse en écrivant : *Locus desperatus, sensus liquet*), par *prohibebo*, qui paraît convenir pour le sens et la syntaxe, et dont la mutilation en *p.R.* a pu naître, dirons-nous, du voisinage de *obtinebo*. On reste néanmoins un peu sceptique, d'autant plus que dans l'apparat, qui paraît peu cohérent sur ce point, l'auteur suggère également la leçon *remouebo*.

Condamné par les usages de la Collection Teubner à ne s'exprimer qu'en latin, T. Maslowski s'en tire brillamment et se permet même, p. xxx, un *esse uideatur* du plus bel effet. Il nous offre aussi une riche bibliographie, une liste des éditions des *testimonia*, une *appendix orthographica* et un *index nominum*. On demeure confondu devant le savoir et la somme d'informations que recèle ce mince volume : nul ne pourra plus désormais travailler sur les *Catilinaires* sans se référer au texte de T. Maslowski, quitte à le critiquer en quelques rares endroits.

Hubert Zehnacker.

Éditions diverses.

Plauto, *Anfitrione*. Prefazione di C. Questa, introd. di G. Paduano, trad. di M. Scandola (BUR, Classici Greci e Latini) : Milan, Rizzoli, 2002, 222 pages.

Après l'introduction de C. Questa (voir mon compte-rendu du *Persiano*, dans la même collection), sous le titre « Identità e Verità », G. Paduano commence par rappeler l'*Hélène* d'Euripide, autre exemple dramatique d'un sosie fabriqué par la divinité, mais marque la différence, Euripide commençant sa pièce lorsque le dédoublement trompeur s'évanouit, Plaute bâtissant son intrigue sur la continuation et les effets de cette tromperie divine, effets que G. Paduano analyse. Le texte est celui d'A. Ernout. La traduction de M. Scandola présente les mêmes qualités que pour le *Persa*.

Jean-Christian Dumont.

Plauto, *Il Persiano*. Prefazione di C. Questa, introd. di E. Rossi, trad. di M. Scandola (BUR, Classici Greci e Latini) : Milan, Rizzoli, 2003, 208 pages.

Chaque volume de la BUR consacré à Plaute est précédé d'une introduction de C. Questa, en principe toujours la même, mais qui s'est enrichie au fur et à mesure des publications. Dans les dernières, sont envisagés la biographie de Plaute selon les sources anciennes et la critique moderne, le fonctionnement du théâtre romain, les grands traits de la dramaturgie plautinienne et la survie de Plaute. Dans cette excellente introduction, on regrettera seulement que, parfois, sur des points incertains, C. Questa présente ses positions personnelles, parfaitement légitimes, comme celles de la critique moderne unanime : la naissance à Sarsina (page 8) peut, elle aussi, au même titre que l'esclavage pour dette, être une invention des biographes anciens à partir des comédies, et la thèse d'une origine campanienne, présen-

tée par Fr. Della Corte a aussi sa vraisemblance ; on n'a certes pas de preuves certaines que Plaute ait été acteur de ses propres pièces, mais rien ne permet de l'exclure (p. 12). Je crains que la présentation du *Persa* par E. Rossi ne parte d'un contresens d'interprétation à propos du vers 29, *basilice agito eleutheria*, qui a une valeur purement métaphorique : l'absence des maîtres de Toxile et de Sagaristion leur permettra de banqueter, mais l'action ne s'insère dans aucune célébration institutionnelle. Malgré le dédain exprimé par C. Questa pour l'édition d'Ernout (« di cui è poco rilevante l'edizione che si vorrebbe critica », p. 33), le texte choisi est la reproduction photographique de celle-ci. On aimera la traduction italienne, à la fois précise et pleine de vivacité.

Jean-Christian Dumont.

Lindsay C. Watson, *A Commentary on Horace's* Epodes : Oxford, Oxford University Press, 2003, xvii & 604 pages.

Sans avoir été vraiment délaissées, comme le montrent par exemple les éditions récentes de A. Cavarzere (Venise, 1992) et de D. Mankin (Cambridge, 1995), les *Épodes* d'Horace ont un peu moins attiré les commentateurs que ses autres œuvres majeures, et notamment les *Odes*. Cette lacune, toute relative, vient d'être magistralement comblée par Lindsay C. Watson, qui nous offre un commentaire monumental et quasi exhaustif de ce recueil difficile et souvent énigmatique.

Dans une longue et riche introduction, l'auteur situe les *Épodes* dans le cadre de la vie d'Horace et de son héritage littéraire. Par leur inspiration et leurs thèmes, par leur métrique, par la composition du recueil, les *Épodes* sont redevables à trois sources principales qui sont, dans l'ordre, la poésie grecque iambique, avec Archiloque et Hipponax, la poésie hellénistique, principalement avec Callimaque, et les poètes latins néotériques, au nombre desquels on doit ranger non seulement Catulle, mais aussi Mécène, le protecteur et l'ami d'Horace, qui était poète à ses heures. D'excellentes remarques sur le style et la langue des *Épodes*, qui, sans être systématiques, en dégagent les traits essentiels, viennent compléter cette entrée en matière.

L'étude des *Épodes*, pièce après pièce, occupe plus de 500 pages : ce chiffre à lui seul peut donner une idée du soin qui a été mis à élucider le moindre détail. Le commentaire de chaque épode est précédé d'une étude d'ensemble, qui prend parfois, par son ampleur, l'allure d'une véritable monographie. Ainsi, les sources historiques et littéraires de l'épode 16 sont scrutées avec une attention minutieuse ; nous savons, par Salluste et par Plutarque, que Sertorius avait projeté de trouver refuge dans les Îles Fortunées ; mais bien auparavant déjà, comme le relate Tite-Live, la tentation de fuir Rome avait saisi les esprits, notamment après sa prise par les Gaulois et après le désastre de Cannes. Dans un domaine plus littéraire, un rôle important revient aux écrits apocalyptiques juifs, ou orientaux en général, mais aussi à un courant utopique dans la littérature grecque elle-même. Il resterait peut-être à interroger la littérature géographique, qui ne semble pas avoir beaucoup attiré L.C. Watson.

Les *Épodes* ont souvent posé de difficiles problèmes d'interprétation, qu'il s'agisse du sens littéral à donner à certains passages, ou de la manière dont il faut comprendre les intentions du poète pour une pièce entière. L'auteur a pris grand soin de collationner toutes les exégèses de ses prédécesseurs ; pour plus de clarté dans la discussion, il les mentionne souvent en les classant par ordre décroissant de probabilité, ce qui lui permet *ipso facto* de manifester ses préférences. Dans ce

contexte, l'ironie d'Horace n'est pas oubliée ; on sait bien que le poète s'exprime souvent par antiphrase. S'agissant de l'épode 16, Horace adresse-t-il vraiment à ses contemporains un appel au départ, rageur et désespéré ? Ou faut-il comprendre l'inverse ? La question me semble liée, plus étroitement que ne l'indique l'auteur, au débat sur la chronologie respective de la 4e bucolique de Virgile, de tonalité optimiste et même prophétique, et de l'épode 16. Celui-ci est tranché, après un examen minutieux des indices *pro et contra*, en faveur de l'antériorité de Virgile ; mais ce n'est qu'une opinion probable, qui ne repose pas sur des données nouvelles.

Un des grands mérites de L.C. Watson est d'avoir approfondi l'exégèse des épodes 5 et 17, en mettant mieux en lumière leurs rapports avec la magie. Sans doute les principaux éléments de cette influence étaient-ils déjà sommairement indiqués dans les éditions commentées ou même seulement annotées. Mais l'auteur de ce livre va beaucoup plus loin. Par la précision et la richesse de l'information, son commentaire de l'épode 5 constitue un progrès considérable. On y voit de façon exemplaire comment l'appel à toutes les sources disponibles, loin de n'aboutir qu'à un stérile entassement de documents, contribue au contraire à mieux faire saisir la richesse et l'originalité du texte. L.C. Watson s'appuie sur les papyrus magiques et les *tabellae defixionum* pour élucider maint détail ; il rappelle, références à l'appui, que la magie noire a poursuivi sa vie souterraine dans la société romaine pendant des siècles ; il montre aussi qu'entre partisans de César, d'Antoine, de Cléopâtre, de Sextus Pompée, d'Octave, on s'accusait réciproquement de magie, sans se priver, peut-être, de la pratiquer soi-même. La magicienne Canidia porte le gentilice de P. Canidius Crassus, un ennemi d'Octave qui avait, en 36 av. J.-C., conquis pour le compte d'Antoine l'Hibérie, où Canidia va cueillir ses herbes en *Ep.* 5, 21-22. En même temps, l'épode 5 emprunte beaucoup de ses éléments constitutifs au mime, et nous nous retrouvons là sur un terrain plus littéraire. Le grotesque et la caricature sont présents. Comment comprendre, d'ailleurs, la scène finale de cette épode, plus étrange encore que tout le reste ? Les sorcières finiront-elles par tuer l'enfant ? ou les imprécations de celui-ci seront-elles suffisantes pour les faire renoncer à leur entreprise ? Ce qui paraît sûr, c'est que les savants préparatifs des quatre magiciennes se terminent par un fiasco : la dérision sert à désamorcer l'impression d'horreur précédemment ressentie.

Commentateur et exégète avant tout, L.C. Watson travaille sur un texte qu'il n'a pas établi lui-même. Il se fonde sur les éditions de Garrod (Oxford Classical texts), de Klingner (Teubner) et de Shackleton Bailey. Les points litigieux sont expédiés en deux pages, p. 47-49. Le texte des *Épodes* lui-même n'est pas reproduit, au contraire de ce qu'avait fait D. Mankin, qui devait pourtant se contenter d'un format éditorial bien plus modeste. On peut le regretter. Quant aux variantes textuelles, lorsqu'elles ne sont pas tout simplement passées sous silence, elles ne font souvent l'objet que d'un jugement assez rapide, fondé pour l'essentiel sur des considérations forcément subjectives de logique, de langue ou de style. Dans le meilleur des cas, l'auteur trouve, pour guider son choix, des renseignements empruntés aux *realia* ou à la tradition littéraire, comme lorsqu'il opte, avec Brink et d'autres, pour *luxere* (contre *unxere*) en *Ep.* 17, 11, ce qui permet de mettre le texte en accord avec le chant 24 de l'*Iliade* : le rôle des *matres* est de proférer les lamentations rituelles, et non de parfumer le mort, une tâche qui incombe aux servantes. Mais ce n'est là, sans doute, qu'un exemple privilégié ; voilà pourquoi nous aurions aimé avoir sous les yeux non seulement le texte des Épodes, mais aussi un apparat critique en accord avec les choix du commentateur.

La liste des abréviations qui désignent les principaux ouvrages de référence (*ANRW*, *CIL*, *RE*, etc.) est donnée p. xiii-xvii ; la plupart de ces titres ne sont pas repris dans l'abondante bibliographie générale qui figure en fin de volume, p. 585

sqq. ; il aurait été commode, peut-être, de réunir les deux. La bibliographie de langue française est parfois maltraitée ou méconnue. P. 162 *sqq.*, sur le vin de l'Italie antique ainsi que sur la rentabilité des domaines et la commercialisation des produits, on attendait les noms de R. Martin et A. Tchernia ; p. 491, à propos de Capoue, on pouvait citer J. Heurgon ; à propos de l'épode 5 et *passim* pour la caricature et la parodie, on pense à J.-P. Cèbe. Dans la bibliographie finale, Jacques André et Jean-Marie André sont confondus.

En conclusion, ce nouveau commentaire des *Épodes* rendra de grands services par la masse de la documentation réunie et sa parfaite soumission aux exigences d'une lecture littéraire. Il mérite amplement d'être placé à côté de celui des *Odes*, que nous devons à R.G.M. Nisbet, M. Hubbard et N. Rudd. Sans doute Horace ne cessera-t-il jamais de nous apparaître comme un poète exigeant et parfois obscur ; mais sa richesse, sa variété, son originalité nous seront plus sensibles si nous savons profiter de l'aide que nous offre ce livre plein d'une érudition utile et parfaitement maîtrisée.

Hubert Zehnacker.

Virgil, *Aeneid* VI, edited by Keith Maclennan : Londres, Bristol Classical Press, 2003, 231 pages.

Cette édition scolaire, aux ambitions modestes, présente, dans une introduction d'une trentaine de pages, tout ce qu'il faut savoir sur l'époque (chronologie du I^er^ siècle), la vie et l'œuvre de Virgile, l'épopée virgilienne, avec un résumé détaillé, chant par chant, le chant VI, Cumes, le monde des morts, l'eschatologie de Virgile, la métrique. Suit une courte orientation bibliographique. Le texte, celui d'Austin / Mynors, sans apparat critique ni traduction, est expliqué dans cent quinze pages de notes, qui viennent au secours du latiniste novice : *fatur* « he speaks », Platon est un philosophe athénien des V^e^-IV^e^ siècles (p. 26). Mais on explique aussi l'*ouatio*, les victimes de l'amour, Orphée (mais sans Eurydice). L'index regroupe les termes de langue et de métrique, puis les noms propres. Enfin, un lexique : *domina* « mistress », *ira* « anger », etc. On est évidemment loin de l'édition Norden. Souhaitons qu'un tel ouvrage (re)donne aux jeunes Britanniques et à leurs *aequales* du continent le goût de Virgile.

Jacqueline Champeaux.

Nicholas Horsfall, *Virgil*, Aeneid *11. A commentary* (Mnemosyne, Suppl. 244) : Leyde-Boston, Brill, 2003, XXVIII-505 pages.

N. Horsfall nous avait déjà donné un mémorable commentaire du chant VII (*cf.* mon compte rendu, *REL*, 79, 2001, p. 270 *sq.*, auquel on me permettra de renvoyer pour la présentation d'ensemble). Il aborde maintenant, avec un beau courage, l'avant-dernier chant de l'épopée virgilienne, l'un de ces chants mal aimés du poème qui, après le VIII, attirent moins le lecteur ou le commentateur. À tort : du VII au XI, la relation existe, ne serait-ce qu'à travers Camille, dont nous avons la première, la dernière apparition. Ce nouveau livre est digne du précédent, auquel il se réfère constamment. Paru dans la même collection, il s'inspire des mêmes principes : une introduction, qui analyse la structure tripartie du chant (funérailles, débats, combats) ; les sources ; langue, style, métrique ; établissement du texte. Le

texte, sans apparat critique (avec renvoi au commentaire), est accompagné d'une traduction.

On ne saurait dénombrer toutes les richesses du commentaire (plus de quatre cents pages). Je me contente d'indiquer trois points. Virgile n'est pas seulement tributaire d'Homère ; il a aussi pratiqué l'historiographie contemporaine. Drancès est interprété (v. 122-132, 336-375), après A. La Penna, comme un *popularis* démagogue (*gloria*, *inuidia*, *largus*, *seditio*, etc.), qu'on croirait tout droit sorti de Salluste. La description des combats de cavalerie, le vocabulaire militaire en général, sont ceux d'un lecteur de César, de Tite-Live, dont la première décade, peut-être aussi la deuxième et la troisième, devaient être disponibles à l'époque où écrivait Virgile. Camille, enfin (une création du poète ?), dont la présence, la beauté, la fin tragique irradient à travers tout le chant, toute l'épopée de Virgile.

Deux appendices (sur Camille, « The *Epic Cycle* » et le combat de cavalerie ; et sur les inadvertances de Virgile, *Dormitatne Maro quoque ?*), trois index (*English*, *Latin*, *Proper names*) complètent le volume. Bref, un grand livre. N. Horsfall nous promet le chant III : nous l'attendons avec impatience.

Jacqueline Champeaux.

Moretum. Introduzione, testo, traduzione e commento a cura di Carmela Laudani (Studi latini, 52) : Napoli, Loffredo Editore, 1984, 133 pages.

C. Laudani justifie cette nouvelle édition du *Moretum* par le fait qu'elle est le résultat d'une *lettura assidua e personale* (p. 7). Ce côté personnel se voit notamment dans l'introduction, dont la plus grande partie est consacrée aux lecteurs de l'œuvre. L'introduction, cependant, aborde aussi les points attendus. L'attribution à Virgile est rejetée (p. 18), ce qui est actuellement la *communis opinio* de la critique, mais les arguments *in utramque partem* auraient pu être rappelés. Pour l'époque, C. Laudani ne s'aventure pas (p. 18-20), et sans doute a-t-elle raison. Les quelques éléments prosodiques utilisés par ses prédécesseurs paraissent en effet bien fragiles. On ne saurait guère tirer parti non plus de ce que des coutumes ou techniques attestées dans le *Moretum* soient présentées comme désuètes par Varron, Ovide ou Martial, d'autant que le lieu où se passe l'action n'est pas précisé : ce n'est pas forcément l'Italie. En ce qui concerne les intentions de l'auteur, C. Laudani considère que celui-ci a cherché à s'opposer à une vision idéalisée de la vie rurale (p. 13) : le personnage central est un *colonus* pauvre, catégorie peu représentée dans les textes, et il est très vraisemblablement africain (cf. 106 : *simo...ultu*) ; l'auteur aurait voulu dépeindre une réalité misérable dont il pourrait avoir une certaine connaissance personnelle (p. 14-15). Cette supposition n'est pas à rejeter. Cependant la veine burlesque de l'œuvre, qui est celle de plusieurs pièces de l'*Appendix Vergiliana*, ne doit pas être négligée non plus (cf. 59, l'expression *prouidus heros* pour qualifier le personnage central). D'autre part, l'existence d'un *Moretum* d'un certain Sueius, mentionné par Macrobe (*Saturnales* III, 18, 11-12), fait penser que le sujet était peut-être moins original qu'il ne nous paraît.

La seconde partie de l'introduction (p. 22-45) est consacrée, on l'a dit, aux lecteurs modernes du *Moretum* ou plutôt à quelques-uns d'entre eux, tous italiens, en l'occurrence Politien, Folengo, Baldi, Leopardi et Pascoli.

Vient ensuite l'édition elle-même des 122 hexamètres du texte, avec la traduction italienne présentée vers par vers. L'apparat critique est tantôt négatif (par exemple 8), tantôt positif (par exemple 13). Il fait l'économie de certaines propositions de correction : mais on ne s'en aperçoit qu'en consultant les éditions antérieu-

res, car C. Laudani n'a pas jugé nécessaire de s'expliquer sur les principes éditoriaux qu'elle a adoptés.

Suivent d'abord un bon commentaire détaillé, vers par vers (p. 61-107), puis une note critique portant sur l'établissement du texte mais également sur le sens de certains passages. Cette note critique n'éclaire cependant pas tous les choix de leçons. Ainsi, au vers 13, l'adoption de la correction *uix* d'Isaac Vossius n'est pas justifiée, et le lecteur aura de la peine à en retrouver l'origine, Vossius ne figurant ni dans le *conspectus siglorum* ni dans la bibliographie, en deux parties (éditions — une sélection, en fait — et commentaires ; études), qui clôt l'ensemble.

Bref cette édition, si elle ne rend pas obsolètes les éditions antérieures, a l'avantage d'être claire et commode, tout en offrant une bibliographie à jour. À ces titres, elle rendra de grands services.

É. Wolff.

Margarethe Billerbeck - Sophie Guex, *Sénèque*. Hercule furieux. *Introduction, texte, traduction et commentaire* : Bern ; Berlin ; Bruxelles ; Frankfurt a. M. ; New York ; Oxford ; Wien, P. Lang, 2002, 608 pages.

On ne peut que se réjouir de cette très importante édition de *l'Hercule furieux* de Sénèque. L'établissement du texte a été soigneusement constitué à partir des meilleurs manuscrits : un solide historique de la transmission du texte (p. 30-33) et une description minutieuse des familles de manuscrits avec leur stemma fait le point sur un processus de contamination complexe. « Le plus ancien texte (Σ), comme il est précisé p. 32, issu de la comparaison entre l'*Etruscus* et les manuscrits de la tradition A, peut être reconstitué à partir de ses trois descendants F (*Paris. lat.* 11855), M (*Ambros.* D 276 inf.) et N (*Vat. lat.* 1769) ». S'y ajoute une contamination inverse d'un manuscrit de la classe A à l'aide d'un texte de la branche E, qui apparaît pour la première fois dans le *codex* K (Cambrai, Bibl. municipale B 555). L'accent est mis conjointement sur le rôle important qu'a joué, dans la diffusion du corpus des tragédies sénéquiennes, Nicholas Trevet en 1317, si bien que les éditeurs ont su prendre en compte (p. 32, note 68) les travaux récents sur ce sujet : S. Machitelli (1999) ; M.O. Goulet-Cazé (2000). On relèvera ainsi des différences textuelles intéressantes avec d'autres éditions et en particulier avec celle de O. Zwierlein. Des différences de choix dans les leçons retenues enrichissent en outre le portée expressive du texte sénéquien, sans contrevenir à la *lectio difficilior.* La traduction qui accompagne en double page le texte ainsi établi est fidèle autant au sens qu'à la stylistique : la philosophie y côtoie la poésie, voire la rhétorique, avec intelligence et efficacité.

Les objectifs littéraires autant que génériques, philosophiques et scientifiques de cette édition sont expliqués clairement dans l'*Introduction*, p. 1-29. L'histoire du corpus tragique de Sénèque et de sa difficile datation donne lieu à un minutieux état bibliographique des questions : *l'Hercule furieux* pourrait se situer peu après 54 ap. J.C., soit avant l'*Apocolocyntose*, n'excluant pas des effets parodiques. Une solide *Quellenforschung* suit cette première mise au point. Elle présente un caractère exhaustif et fonctionnel qui sera très utile au philologue autant qu'au littéraire. Outre les différentes sources littéraires, mythologiques, voire les représentations figurées, on trouve un précieux tableau comparé (p. 11-19) des passages sénéquiens portant une réelle empreinte euripidéenne. En annexe, est mentionnée l'influence intertextuelle possible du théâtre républicain latin à partir d'une comparaison raisonnée avec l'*Amphitryon* d'Accius (p. 19-21). S'il s'agit ainsi d'insister sur une

écriture tragique et sur la théâtralité de cette pièce, conjointement sa visée idéologique ne saurait faire ignorer sa dimension philosophique, alors qu'Hercule est à Rome un emblème stoïcien. Un solide état de cette question est présenté dans les pages 21 à 25, en fonction d'axes majeurs utilement argumentés. Il est en effet très important d'aider à la compréhension de cette pièce qui montre le sage stoïcien confronté à la tragédie de la haine et du mal et d'en dessiner les contours majeurs à l'aide de références inter- et auto-textuelles, dont le commentaire enrichit profondément les données. Cette ample introduction de 37 pages s'achève sur une réflexion relative à l'héritage de *l'Hercule furieux* et sur les interprétations modernes. Un *conspectus metrorum* se trouve p. 130. La bibliographie (p. 505-520) est riche et bien à jour. Les notes et le commentaire éclairent le texte autant que les questions, parfois difficiles, qui en sous-tendent le sens. Trois précieux *indices* achèvent le volume : l'index *nominum et rerum* (p. 521-528) comporte notions, noms propres, termes mythologiques, rhétoriques, métriques et techniques ; l'index *uocabulorum* (p. 529-531) réunit des vocables latins spécifiques ; l'index *locorum* (p. 533-608) renvoie aux passages et références cités. Son ampleur montre l'importance des rapprochements intertextuels et littéraires opérés dans ce vaste et intéressant commentaire de 400 pages (p. 133-503).

Cette édition est ainsi un précieux instrument de travail pour tous les spécialistes du théâtre et de la philosophie de Sénèque, pour les philologues, les littéraires, les philosophes et les historiens des idées.

J. Dangel.

Tacitus, *Histories, Book I*, edited by Cynthia Damon (Cambridge Greek and Latin Classics) : Cambridge University Press, 2003, xiv-324 pages, plans et carte.

Cette nouvelle édition du livre I des *Histoires*, le premier ouvrage historique de Tacite, comprend, selon les usages de la collection, une introduction développée (trente pages), le texte seul, sans apparat critique ni traduction, et un abondant commentaire de plus de deux cents pages, qui (après ceux de Heubner, 1963, et de Chilver, 1979, judicieusement mis à profit) est la pièce maîtresse du volume.

L'introduction, conçue à l'anglo-saxonne, comme une suite de dix-neuf unités, de longueur très variable (une demi à quatre pages : *The senator, The orator, The writer*, etc.), s'organise, en réalité, selon une composition plus solidement articulée, qui étudie toutes les questions relatives à Tacite : l'homme politique et l'historien ; la conception de l'histoire ; le style, avec une attention particulière pour les *sententiae* ; les sources, avec une analyse serrée de la tradition parallèle, Plutarque, Suétone, Dion, qui compte parmi les pages les mieux venues de cette introduction ; enfin, l'établissement du texte, réduit à la portion congrue (les dix-sept passages qui s'écartent des éditions de référence, Heubner, Bibl. Teubneriana, 1978, Fisher, Oxford Class. Texts, 1911, seront rapidement repris dans le commentaire).

Le commentaire, très développé, propose d'abord, pour chaque groupe de chapitres, une présentation d'ensemble, qui oriente vers l'étude « littéraire » du texte. Suivent, analytiques, les remarques particulières, historiques, stylistiques, etc. Très minutieux, le commentaire est dominé, peut-être à l'excès, par le souci du détail, prosopographique en particulier. Dans la préface, par exemple, en 2, 2, *plenum exiliis mare* est illustré par dix lignes de noms d'exilés. L'attention à la prosopographie l'emporte sur l'intérêt pour les institutions : dans le même chapitre, 2, 3, *alii sacerdotia... procurationes alii*, le commentaire ne comporte aucune indication sur les sacerdoces concernés, mais l'accent est mis, pour illustrer les procuratèles, sur les noms de délateurs.

Le commentaire est suivi d'appendices, dont deux seront particulièrement utiles : des sources parallèles (p. 291-302), Suétone, dans le texte latin, Plutarque et Dion, ces derniers en traduction — une véritable anthologie ; puis des épigrammes et *sententiae*. Enfin, deux index, *uerborum* et général. La bibliographie, sélective, mais étoffée (p. 307-318), n'est ni exclusivement anglo-saxonne, ni strictement contemporaine. Mais on regrettera l'absence de l'édition Koestermann, que, sauf inattention de ma part, je ne vois citée nulle part, et celle des *Tacite* d'A. Michel et de P. Grimal.

L'ouvrage ne renouvelle sans doute pas l'image que nous nous faisons de Tacite. L'introduction s'achève sur une phrase, non de l'auteur, mais de Ronald Martin, sur les traits majeurs de l'historien : recherche des causes, interaction des événements, « moral judgment and dramatic impact ». Aussi bien n'est-ce pas ce qu'on attend d'un volume de cette collection, destinée aux étudiants (et à leurs maîtres). À tous, par son sérieux et par la richesse de la documentation, il procurera un excellent instrument de travail, appelé à rendre les plus grands services.

Jacqueline Champeaux.

J. Martos, *Apuleyo de Madauros. Las Metamorfosis o el asno de oro*, vol. I (libros 1-3), 68 pages, vol. II (libros 4-11), 226 pages, Introduccion, texto latino, traduccion y notas : Madrid, Consejo superior de investigaciones cientificas, 2003.

J. Martos présente, dans l'édition et la traduction des *Métamorphoses* d'Apulée, un travail dont la qualité et le sérieux ne peuvent qu'emporter l'adhésion et susciter des éloges. Une introduction d'une centaine de pages sur la vie d'Apulée, ses œuvres, les sources des *Métamorphoses*, le problème de leur interprétation, la langue d'Apulée et la tradition manuscrite offre une synthèse simple, classique, mais claire et précise, des diverses interprétations actuelles de l'œuvre apuléenne. J. Martos préfère visiblement rester prudent en n'en privilégiant pas une. Il insiste à juste titre sur l'union entre philosophie et rhétorique au fondement de la pensée d'Apulée.

Bien qu'il pense que le titre *Metamorfosis* soit le véritable, il choisit de conserver aussi le titre donné par saint Augustin à la fois pour le justifier et par respect pour la tradition espagnole qui l'a toujours utilisé. Il ne se prononce pas sur la date de composition de l'œuvre ni sur la question épineuse du genre. Il plaide pour sa complexité et s'interroge sur l'existence ou non de quelque message, d'ordre philosophique ou religieux. On trouvera une bonne revue de tous les artistes influencés par Apulée.

J. Martos se fonde, pour l'histoire de la tradition manuscrite, sur la classification des manuscrits de Robertson et reproduit le « stemma » correspondant. Il a jugé nécessaire, pour établir le texte d'Apulée, de s'appuyer, parmi la quarantaine de manuscrits médiévaux, sur le Laur. 68. 2 (F), sur sa copie la plus ancienne, le Laur. 29. 2 (φ) et sur les manuscrits de la classe I (AUES).

Parmi les nombreuses éditions du texte d'Apulée, celle de Helm (publiée pour la première fois en 1907 à Leipzig dans la Bibliotheca Teubneriana) lui paraît être la meilleure de toutes. Il retient également pour leur qualité les éditions de Giarratano (1929, Corpus Paravianum) et de Robertson (CUF, 1940-45). Après ces trois éditions, il reste très peu à découvrir dans les principaux manuscrits. J. Martos se fonde sur les deux manuscrits les plus importants, F et φ, et les compare aux trois éditions retenues. Son principe est de maintenir le texte de F aussi souvent que

possible, et le résultat est que le texte qu'il édite est probablement un des plus conservateurs qui ait été jamais publié. Il respecte aussi l'orthographe de F, à de rares exceptions près. Limitant au maximum le nombre de signes pour ne pas obscurcir le texte, il reprend la division du texte (par livre, chapitre, paragraphe), établie par Robertson. Pour la disposition de l'apparat critique, il a recherché par-dessus tout la clarté. Enfin, les notes à la traduction ont pour finalité avouée d'éclairer le texte, d'aider la lecture, non de fournir une connaissance érudite.

On appréciera la modestie de l'auteur qui reconnaît sa dette envers ses prédécesseurs, surtout Robertson, son conservatisme dans l'établissement du texte — il se montre réservé sur les conjectures de Robertson — et sa prudence en matière d'interprétation globale. C'est en définitive une édition spéciale, car elle se fonde sur un manuscrit unique dont l'état de conservation oblige à recourir à d'autres copies de lui-même. Mais c'est surtout la traduction qui mérite un éloge particulier : elle nous paraît être actuellement la plus fidèle au texte latin, tout en préservant le souci de l'élégance, donc la meilleure. L'ouvrage de J. Martos est désormais un outil de travail indispensable pour tous ceux qui s'intéressent au texte des *Métamorphoses*.

G. Puccini-Delbey.

Laktanz. *De mortibus persecutorum. Die Todesarten der Verfolger*, übersetzt von Alfons Städele, coll. Fontes Christiani, 43 : Turnhout, Brepols Publishers, 2003.

A. Städele avait donné en 1998 un article sur le *De mortibus persecutorum* (*DMP*) en montrant comment l'œuvre est un témoignage d'une tendance de son époque. L'édition présente, pourvue d'une large introduction, d'une traduction allemande, et d'un commentaire historique, constitue une mise au point de ce que l'on peut savoir sur le *DMP*.

On commence par une introduction de 83 pages, qui nous a semblé une très bonne mise au point de ce que l'on peut savoir aujourd'hui sur le sujet : d'abord une présentation de l'homme et de l'œuvre. A. S. résume l'histoire de la Tétrarchie, présentée comme vingt ans de luttes pour retrouver la monarchie : utile arrière plan de l'œuvre, dont l'authenticité n'est plus discutée aujourd'hui (voir l'art. de Heck-Wlosok dans le tome 5 de la *Nouvelle Histoire de la Littérature Latine*). Ensuite, dix pages résument l'histoire des persécutions dans l'empire romain, puis vient l'édit de persécution de février 303 qui mettait les chrétiens en face de l'alternative suivante : mourir ou manifester leur apostasie. Le *DMP* est résumé (p. 29-30), ce qui permet de voir que la masse de l'ouvrage est consacrée aux Tétrarques, c'est-à-dire à l'actualité. La thèse de l'ouvrage est que Dieu (comprendre le Dieu chrétien) punit les persécuteurs, qui ne vivront pas tranquilles et ne mourront pas de leur « belle mort ». Le *DMP* fait donc connaître la vision que Lactance a des événements ; il est un document de délivrance, un chant de victoire chrétienne, un mélange d'apologétique et de construction intellectuelle (= de démonstration). Le groupe visé n'est donc pas les *simplices*, mais ceux qui ont ressenti le pouvoir des Tétrarques comme une période d'épouvante (on peut lire aussi le livre 5 des *Institutions* dans cette perspective).

Environ vingt pages traitent de la composition et de la langue ; Lactance écrit visiblement pour son temps : les persécuteurs de Néron à Aurélien se sont qu'une introduction. Conformément à l'article bien connu de Jean Rougé (voir aussi *Lactance et son temps*, Beauchesne, Théologie Historique 43, Paris 1978, p. 13-23), le *DMP* est une sorte de cinquième livre des Macchabées. En outre, les Tétrarques

sont non seulement des persécuteurs sadiques, mais des gouvernants incapables. On pense aux empereurs mal-aimés du Sénat au premier siècle assimilés à des tyrans. Il en va de même pour les Tétrarques qui deviennent des animaux sauvages. La victoire est donc la victoire du Christ sur les démons (*ira* et *furor* des persécuteurs). A.S. rappelle justement que Sénèque et Lactance ont écrit sur l'*ira*.

La grande persécution se déroule donc de 303 à 313, avec un portrait différencié des persécuteurs, notamment de Dioclétien et de Galère. Mais la persécution est aussi — sous un autre angle, certes — une punition de Dieu pour les fautes des chrétiens. On se souviendra ici que l'idée était déjà exprimée au début du *De opificio Dei*, la première œuvre chrétienne de Lactance. Au total, la pensée directrice est que Dieu poursuit ses ennemis dans tous les cas.

L'époque de composition est située entre début 314 et milieu 316. C'est pratiquement ce que disait déjà Lietta De Salvo (« A proposito della datazione del *De mortibus persecutorum* di Lattanzio », dans la *Rivista du Storia della Chiesa in Italia*, 31, 1977, p. 482-484) : entre l'été 314 et décembre 315. On n'a pas d'informations sûres concernant la documentation concrète utilisée par Lactance. Le pamphlet a été conservé par un seul manuscrit ; sa survie même est déjà une sorte de miracle ...

Le texte est ensuite établi avec une étude de cinq passages particulièrement difficiles. A.S. pense que le manuscrit a été copié sans soin par plusieurs copistes successifs. J. Rougé (article cité ci-dessus) aurait contesté « sans soin » (le lecteur s'y reportera). L'apparat critique est précis, et on comprend bien la position des uns et des autres. Mais A.S. vient après Brandt (dont l'édition au CSEL 27 / 2 reste « fondatrice »), Pesenti, Moreau, Prete, Creed, Rougé et Heck : il est à craindre que les interrogations qui demeurent encore aujourd'hui concernent des passages sans solution claire.

La traduction nous a semblé, pour autant que nous puissions en juger, très bonne ; il est vrai que le terrain est maintenant bien « balisé ». Elle s'accompagne de notes qui vont de l'élémentaire utile (rappel des dates de Néron, p. 94) au plus difficile (souvent avec l'aveu que le texte est perturbé). A.S. nous donne ses glanes bibliographiques dans ses bas de pages : le lecteur peut ainsi se faire une idée sur ce qui touche la Tétrarchie et surtout Constantin. Un exemple, p. 202-203, à propos du chrisme : A.S. ne corrige pas le texte du manuscrit (différence avec Moreau), et prend brièvement parti pour Thümmel contre Rougé. Ce point (et quelques autres de la « question constantinienne ») âprement contesté aurait peut-être mérité un traitement plus substantiel, quitte à être rejeté en fin de volume, mais on peut dire que l'on sait ce que pense l'éditeur et que ceux qui veulent aller plus loin savent où il faut chercher les éléments pour se faire une idée plus précise.

Viennent enfin des annexes, sur la Tétrarchie (p. 230-232), avec un tableau chronologique, une indication de la parenté des Tétrarques (très « parlant »), une carte, la liste des abréviations, une bibliographie abondante et très « germanique » (ce qu'on expliquera sans doute au moins partiellement par le public attendu, p. 245-260), et des index. Tout cela n'apporte sans doute rien de nouveau, mais est très utile, et assurément très « pédagogique », pour trouver les renseignements de base.

Tel est donc ce beau livre de 270 pages sur un texte difficile ; sans doute, certains regretteront que les notes soient trop succinctes, mais ils devront convenir qu'il était difficile de faire beaucoup mieux dans l'espace imparti : les lecteurs germanophones ont maintenant une bonne synthèse, très bien informée, sur le principal document latin concernant la persécution de Dioclétien.

Michel Jean-Louis Perrin.

Sulpicio Severo, *Vita di Martino*. Introduzione, testo, traduzione e commento a cura di Fabio Ruggiero (Coll. « Biblioteca patristica », 40) : Bologna, Edizioni Dehoniane, 2003, 320 pages.

Était-il possible, et même envisageable, de donner de cette première *Vie de saint Martin* rédigée avec un grand raffinement avant la mort de Martin en 397 par un disciple qui connut personnellement l'Apôtre des Gaules, l'aristocrate aquitain Sulpice Sévère, et que l'on peut considérer, sinon comme la première pierre, du moins comme le texte fondateur de l'hagiographie occidentale, une nouvelle édition traduite et commentée après le monumental travail, en trois volumes et quelque 1400 pages, de Jacques Fontaine, publié à partir de 1967, dans la collection « Sources chrétiennes » ? Puisqu'il était difficile de faire plus, il fallait faire moins et autrement, et c'est le défi que vient de relever Fabio Ruggiero, grand connaisseur de la littérature latine chrétienne, avec une élégance et une sobriété de bon aloi. Il n'a par ailleurs pas pris en compte les trois lettres qui, après la mort du saint, complètent la biographie, et que le savant français avait incluses dans son édition.

L'introduction, en plus de 50 pages, présente Sulpice Sévère et la Gaule de son temps ; la structure et le contenu de la *Vita Martini* (en plaçant assez classiquement sa principale césure après le ch. 10, et en exposant les vues communément admises sur le sujet, après un résumé un peu paraphrastique, sans faire allusion à un éventuel modèle suétonien ; l'auteur ne choisit pas non plus entre les deux chronologies, longue et brève, du récit sulpicien) ; l'écrivain Sulpice Sévère (le lexique, chrétien et technique ; la langue : usage des mots invariables, des pronoms, des substantifs et des adjectifs, des verbes ; *uariatio sermonis* ; autres particularités — on trouvera là des listes commodes et riches, mais on souhaiterait quelques références à des études linguistiques, et il faudrait rappeler, malgré tout, en conclusion, le classicisme global de la langue de Sulpice —) ; la tradition manuscrite (environ 250 témoins connus ; les deux familles de manuscrits, « italienne » et « franque » ; cinq témoins sont retenus pour chacune, ainsi que le *Livre d'Armagh*, comme chez Jacques Fontaine, mais sont en outre convoqués deux autres manuscrits non encore utilisés, le *Vat. Lat.* 5771 (fin IX^e^ s.) et le *Londiniensis* Add. Ms. 40074 (X^e^ s.) ; au total, F. Ruggiero recueille beaucoup de variantes, mais peu, de son propre aveu, qui soient significatives : voir p. 58). Viennent enfin 10 pages de critique textuelle, destinées à marquer surtout les différences avec J. Fontaine (dans l'usage prioritaire du *Veronensis*, qui reflète largement la pratique linguistique du latin tardif (graphie, temps verbaux, lexique, ajouts et omissions — mais certains traits ne procèdent-ils pas du copiste plus que d'un Sulpice encore très classique, comme on l'a dit ? —) ; dans la préférence donnée aux témoins italiens de la même famille sur les francs ; dans les écarts par rapport au *Veronensis* ; dans la ponctuation de 6, 3 ; tout cela aboutit à un apparat sélectif, comme celui de J. Fontaine, mais plus riche). — Peut-être eût-il ici fallu fournir un bref récapitulatif des variantes par rapport à l'édition de J. Fontaine, qui fait depuis longtemps autorité, et ajouter une étude sommaire de la réception du texte. Pour le reste, le plus intéressant de cette introduction est l'analyse linguistique, absente chez J. Fontaine, auquel il faudra cependant toujours se référer pour l'esthétique de l'œuvre (et, bien sûr, pour les questions d'histoire et de spiritualité). L'impression dominante de cette introduction est donc que, sauf pour l'absolument nécessaire, F. Ruggiero n'a pas voulu, à juste titre, répéter son illustre prédécesseur français.

Le texte latin s'accompagne d'un apparat critique plus riche, comme le laissait attendre l'introduction, que celui de ce dernier, mais sans en différer radicalement, et pour cause, la transmission étant globalement bonne. On lira ainsi, en 2, 5, *tergeret* (Ruggiero) contre *detergeret* (Fontaine) ; en 3, 1 *uestitum* contre *uestem*,

etc. ; mais en 5, 5 *sed* contre *se*, ou en 13, 1 *antistites* contre *antistes* (au singulier), sont un peu plus significatifs, entre autres, de cette prise en compte d'un *usus scribendi* tardif, qui ne doit cependant mener à « barbariser » le néo-classique Sulpice plus que de raison !

En ce qui concerne la traduction, il était difficile, après J. Fontaine, de faire plus précis et plus élégant à la fois. L'apport de F. Ruggiero consiste donc en quelques variations d'interprétation intéressantes : ainsi, en 2, 1, *oppidum* est rendu par « place forte » plutôt que par « ville », et cette traduction est bien défendue dans le commentaire ; en 2, 7, *nam* gagne à être traduit, d'après le contexte, par « par ailleurs » plutôt que par « car » ; les *uirtutes* de Martin, fréquemment mentionnées, et traduites en général par J. Fontaine par « vertus » entre guillemets, sont mieux rendues, dans l'acception chrétienne du terme, par « miracles », voire « pouvoir d'accomplir des miracles ». Mais cette partie du travail sera plus utile aux Italiens qu'aux Français, déjà fort bien lotis en la matière, à quelques détails près.

Le commentaire, de 100 pages en petit corps, est linéaire ; il ne vise pas à l'exhaustivité, mais intègre commodément à l'essentiel de ce que proposait J. Fontaine les apports les plus considérables de l'imposante bibliographie qui s'est publiée depuis l'édition française. Les reprises, inévitables, donnent lieu à des discussions au besoin ; rien de capital n'est bien sûr négligé, à quelque égard que ce soit. L'on pourrait toujours, évidemment, souhaiter des compléments d'éclairage çà ou là : en 1, 6, un parallèle avec le prologue de Juvencus pour le salut (au sens chrétien) par l'écriture d'un livre ; en 1, 7, on peut noter la dénonciation paradoxale, dans le cadre même d'une *laus*, de la topique panégyrique selon laquelle il n'est de vertu utile que visible par tous (voir, à la même époque, Claudien dans son *Panégyrique sur le quatrième consulat d'Honorius*, v. 221-224) ; en 3, 2 ou en 9, 3, une référence serait possible, à propos de la laideur de Martin, au problème de la laideur du Christ souffrant selon les anciens chrétiens (voir l'ouvrage récent de V. Neri, *La bellezza del corpo nella società tardoantica*, Bologna, 2004, p. 227 *sqq*.) ; en 3, 3, l'on regrettera l'absence de bibliographie sur le songe dans l'Antiquité tardive, malgré de nombreux travaux récents, ou en 6, 4 sur l'hérésie arienne en Occident, etc. D'autre part, si l'intertextualité sulpicienne est abondamment et justement convoquée, il est tiré peu de parti (par exemple dans la fameuse et emblématique scène du manteau partagé) des récritures épiques de cette biographie par Paulin de Périgueux et Venance Fortunat, si bien étudiées par S. Labarre. — Cette dernière figure pourtant dans la riche bibliographie de 15 pages (éditions et études) qui clôt ce beau volume et met à jour les indications données par J. Fontaine ; ici encore, on peut relever certaines lacunes, comme les travaux de W. Berschin sur l'hagiographie latine, d'E. Elm sur les vies d'évêques ou de S. Mratschek sur la correspondance de Paulin de Nole, mais tout l'essentiel est bien présent. Viennent enfin cinq index (sulpicien, biblique, thématique, des noms communs (très riche et fort utile), des noms propres) qui rendent aisé le maniement du livre et l'étude du texte. Ils couronnent un beau travail, de présentation quasiment impeccable et de prix modique, qui rendra de grands services à ceux qui ont à fréquenter Sulpice Sévère — et qui sont, en France, assez nombreux cette année, avec l'inscription de cette riche biographie au programme des agrégations de lettres et de grammaire.

Vincent Zarini.

Ps. Paolino Nolano, *Poema ultimum (carm.* 32). Introduzione di Marinella Corsano (I-V) e Roberto Palla (VI-IX). Testo critico di Roberto Palla. Traduzione e commento di M. Corsano, *Poeti Cristiani*, 5, Collana diretta da R. Palla : Pisa, 2003, Edizioni ETS, 180 pages.

Depuis sa découverte par L.-A. Muratori à la fin du xvii^e^ siècle, le *Poema ultimum*, un des textes importants de la polémique anti-païenne du dernier tiers du iv^e^ siècle, avec le *Carmen contra paganos* et le *Carmen ad quemdam senatorem*, dont l'attribution à Paulin de Nole est aujourd'hui définitivement écartée, a suscité de nombreux débats essentiellement concentrés sur les identités respectives de l'auteur et du destinataire du poème.

Avec cet ouvrage consacré au seul *Poema ultimum*, presque toujours inséré jusqu'à présent dans les œuvres de Paulin de Nole, R. Palla et M. Corsano offrent, après celles de C. Bursian en 1880, de W. Von Hartel en 1894, d'une part, de J. Kornprobst en 1947, de P. G. Walsh en 1975 et A. Ruggiero en 1996, d'autre part, une nouvelle édition critique de ce texte, assortie d'une traduction en langue italienne, la seconde après celle de A. Ruggiero en 1990 (1996), et d'un commentaire, le premier depuis celui de J. Kornprobst.

L'introduction présente, en sa première partie, une série de synthèses sur les diverses questions qui ont divisé les érudits au sujet de ce texte. En ce qui concerne l'identification de l'auteur et du destinataire, étroitement liée à celle du célèbre *Antonius* du premier vers du poème, M. Corsano, se fondant notamment sur des critères épigraphiques et sur l'usage de la langue tardive, choisit, après beaucoup d'autres, d'y voir un *nominatiuus pro uocatiuo*, et refuse par conséquent l'assimilation d'*Antonius* avec l'auteur du *Poema ultimum*. Elle choisit donc l'hypothèse du poète anonyme écrivant à un destinataire dont le nom très répandu d'*Antonius* interdit une identification assurée. Mais le problème n'est-il pas un peu rebattu ? Quant à la date de composition du texte, bien qu'elle parvienne peu ou prou au même résultat, M. Corsano se montre sceptique face aux critères de datation de tous ceux qui, tels P. Fabre, Ch. Pietri, L. Cracco Ruggini et J. -M. Poinsotte, ont tenté de rapprocher les indices textuels présents dans le poème de circonstances politiques contingentes. M. Corsano choisit de donner la préférence à un critère interne, la présence indubitable de la théologie de la Miséricorde qui caractérise l'Église catholique de la fin du iv^e^ et du début du v^e^ siècle, et surtout à un critère externe qui semble tout à fait fondamental, la découverte d'une inscription funéraire romaine provenant du mausolée de saint Quirinus et datée de 389, qui cite le vers 233 et le début du vers 234 du *Poema ultimum*. Cette inscription constituerait ainsi un *terminus ante quem* pour la composition du texte. La première partie de l'introduction s'achève par une présentation de la structure, du genre, du style et des thèmes mis en œuvre dans le poème, un peu brève à notre goût et qui ne rend pas suffisamment compte de la richesse des réflexions suscitées, ces dernières années encore par ce texte, même si cela est parfois dû au calendrier éditorial. Ainsi l'article de M. Cutino, « Per una interpretazione del *Poema ultimum* », *B Stud Lat*, 31, 1, 2001, p. 73-101, aurait pu fournir un complément utile à la discussion.

Quant à la deuxième partie, qui s'achève par une série de remarques précieuses sur la prosodie et la métrique du poème, après une présentation très claire des deux manuscrits qui nous ont transmis le texte, elle met en évidence les grandes étapes de l'histoire de l'édition du *Poema ultimum* : l'*editio princeps* de L.-A. Muratori en 1697 qui se fondait sur le seul manuscrit A (*Mediolanensis Ambrosianus* C74), et comportait un certain nombre d'erreurs de lecture et de corrections abusives, puis celle de C. Bursian, qui est le premier à publier le texte en utilisant un nouveau manuscrit D (*Monacensis lat.* 6412), les précieuses corrections apportées par

J. Zechmeister et enfin l'édition de W. Von Hartel, qui intégra dans son apparat les propositions de J. Zechmeister et fut reprise à peu de détails près par les éditions successives. On peut se demander pourquoi R. Palla a choisi pour la présente édition un apparat critique semi-négatif plutôt qu'un apparat positif, dans la mesure où il n'existe que deux manuscrits. Cependant, l'auteur a voulu offrir, à la suite du texte et de sa traduction par M. Corsano, un commentaire anecdotique exhaustif pour permettre au lecteur de parcourir à son gré l'histoire du texte et des positions qu'il a suscitées. L'édition de R. Palla offre donc en général un texte mieux établi que celui de W. Von Hartel.

La traduction de M. Corsano est tout à fait honorable, même si elle ne possède pas toujours l'élégance et la rigueur grammaticale de celle de A. Ruggiero, avec laquelle l'honnêteté intellectuelle exigerait une comparaison approfondie que les limites de ce compte-rendu ne permettent pas. Les deux traductions sont dignes d'intérêt et tantôt M. Corsano, tantôt A. Ruggiero présentent une solution plus satisfaisante. À titre d'exemple, il nous semble que M. Corsano, en traduisant l'expression du vers 116, *nisi rerum causa malorum*, par « se non per pratiche malvagie », est plus proche du sens du texte que A. Ruggiero, qui choisit de le rendre par « se non fosse origine di malvagità ». En revanche, quand M. Corsano traduit, aux vers 218-219, *lucique tenebras reppulit* par « chi ha cacciato le tenebre per la luce », elle a manifestement confondu le datif et l'ablatif de *lux*. Nous préfèrerons donc la jolie traduction de A. Ruggiero : « (chi) respinse le tenebre per dar luogo alla luce ».

Le commentaire de M. Corsano, très dense, fournit des notes éclairantes et bien documentées sur l'arrière-plan religieux foisonnant du *Poema ultimum*, ainsi que sur l'intertextualité qui unit ce texte à la fois aux grandes œuvres classiques et à celles de la littérature contemporaine. A cet égard, on regrettera le nombre parfois insuffisant de rapprochements avec la poésie chrétienne contemporaine, et notamment avec les œuvres de Paulin de Nole, dont le *carmen* 19 aurait pu être cité pour son passage consacré au culte isiaque, et Prudence, dont la proximité avec les poèmes de la polémique anti-païenne a bien été montrée par J.-M. Poinsotte. Par ailleurs, l'abondance et la richesse des notes de M. Corsano suscite chez le lecteur l'impression de lire des fiches qui auraient gagné à être mises en forme de façon moins abrupte. Enfin des index mentionnant les auteurs cités et les notions abordées auraient rendu plus aisé le maniement de ce livre qui témoigne d'un travail de recherche tout à fait digne d'estime.

G. Viard.

Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neugesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron unter der Leitung von Roger Gryson ; 26/2 *Apocalypsis Johannis* herausgegeben von Roger Gryson, 10. Lieferung Apc 21,12-22,21, Postface, Index des témoins : Freiburg, Herder, 2003, 72 pages (721-792).

Ce fascicule achève l'édition des traductions latines anciennes de l'Apocalypse johannique, telles qu'elles apparaissent dans les manuscrits bibliques et dans les textes patristiques. Il s'y ajoute une postface de trois pages, en français, qui présente en quelques mots l'opinion de R. Gryson sur diverses éditions de commentaires patristiques de l'Apocalypse ; dans plusieurs cas, il signale qu'il a estimé nécessaire de reprendre personnellement la collation de certains manuscrits mal pris en compte par d'anciens éditeurs, et de mettre en chantier une nouvelle édition

critique : c'est ainsi que le *Corpus Christianorum* vient d'accueillir son édition du Commentaire de Bède.

Après cette postface, un Index des témoins, manuscrits et auteurs, clôt le fascicule. Pour chaque auteur, cet index donne, œuvre par œuvre, la liste des versets de l'Apocalypse qui s'y trouvent cités ; pour la localisation à l'intérieur des œuvres, il faudra se reporter à la page où chaque verset est traité dans les fascicules. Dans cet index, j'ai d'abord été étonné de lire que le *De opere et eleemosynis* de Cyprien présentait une citation d'Ap 3,17-19, alors que le chapitre 14 de cette œuvre ne cite que les versets 17 et 18. Avais-je enfin trouvé une erreur (minime) à censurer ? Pas du tout. Car le fascicule qui contient ces versets note très exactement qu'un seul des manuscrits collationnés par les éditeurs récents, le manuscrit *R*, ajoute à la citation le début du verset 19. À juste titre, les éditeurs successifs ont écarté de leur texte cette excroissance. À juste titre, R. Gryson en tient pourtant compte, car ce manuscrit du neuvième siècle livre pour ce demi-verset un texte qui peut être ancien et qui diffère à la fois de la Vulgate et, d'une autre manière, de la citation que Cyprien fait du même verset dans le *De lapsis*. Telle est la qualité de ce travail.

Michel Poirier.

Variorum auctorum commentaria minora in Apocalypsin *Iohannis*, éd. Roger Gryson, *Corpus Christianorum*, *Series Latina*, t. CVII : Turnhout, Brepols, 2003, 352 pages.

C'est en dirigeant l'édition des traductions vieilles latines de l'Apocalypse que R. Gryson a pris conscience du caractère insatisfaisant de nombreuses éditions des commentaires de l'Apocalypse du haut Moyen Âge ; de surcroît, certains étaient encore inédits. Après celui de Bède (paru en 2001 dans le *Corpus Christianorum*, t. 121A), il propose ici l'édition de six commentaires qu'il qualifie de « mineurs », par opposition à ceux de Victorin et de Tyconius, fondateurs de la tradition exégétique occidentale, et à ceux de Primasius et Ambroise Autpert, dont l'apport personnel est très important.

Ces six commentaires sont : le *Tractatus in Apocalypsin* d'Apringius de Beja (VI^e^ s.) ; les *Complexiones in Apocalypsin* de Cassiodore (v. 580) ; le *De monogramma* (2^e^ moitié du VI^e^ ou VII^e^ s., vraisemblablement Angleterre) ; le *Commemoratorium de Apocalypsi* du Ps.-Jérôme (2^e^ moitié du VII^e^ s., peut-être milieu irlandais) ; et enfin deux textes dont R. Gryson propose ici l'édition princeps : la section du *De enigmatibus*, plus connu sous le titre de *Bibelwerk*, consacrée à l'Apocalypse ; et la version du *Commemoratorium* pseudo-hiéronymien (= 4^e^ texte de ce volume) augmentée par Théodulphe d'Orléans. Le *De enigmatibus* comme le texte de Théodulphe s'inspirent d'un autre commentaire de la 1^e^ moitié du VIII^e^ s., aujourd'hui perdu, qui a également servi de modèle à un troisième commentaire, anonyme, datant du X^e^ s., et dont G. Lobrichon prépare actuellement l'édition. Lorsque cet ouvrage du X^e^ s. aura été édité, tous les matériaux pour reconstituer le commentaire de Tyconius seront disponibles.

Dire que le travail de R. Gryson est excellent relève presque de la tautologie (une seule minuscule critique, cependant : l'éditeur aurait dû rappeler certains de ses usages, comme il le fait dans son édition du commentaire de Bède, CCSL 121A, p. 215 : l'astérisque dans l'apparat scripturaire qui distingue les allusions des citations explicites, ou le symbole *B** qui signifie « ms. B avant correction »). Chacun des six textes publiés dans cet ouvrage présente des cas différents de

transmission manuscrite : copie originale mais non exempte de fautes (Théodulphe), témoin unique mais proche de l'original (Cassiodore), manuscrit unique corrompu mais heureusement complété par la tradition indirecte (Apringius complété par Beatus), témoins au nombre de deux mais dont l'un a plus de poids que l'autre (*De enigmatibus*), tradition relativement abondante — 17 manuscrits — pouvant se schématiser par un stemma bifide (*Commemoratorium* du Ps.-Jérôme), existence de deux recensions (*De monogramma*). En outre, R. Gryson, comme maître d'œuvre de la *Vetus Latina*, a accordé une très grande attention au texte biblique. Autant que son érudition, on ne manquera pas de souligner sa clarté, qui lui permet de rendre parfaitement lisibles des explications minutieuses.

Jacques Elfassi.

Wolfgang Christian Schneider, *Die elegischen Verse von Maximian. Eine letzte Widerrede gegen die neue christliche Zeit* (Coll. Palingenesia, t. 79) : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2003, 255 pages.

L'importance et l'hétérogénéité de la bibliographie consacrée à l'œuvre mince de Maximianus, « mystérieux poète » pour reprendre une expression de B. Mauger-Plichon (*B.A.G.B.*, déc. 1999, p. 369), ont toujours été le reflet du caractère problématique du texte. De nombreux aspects de l'œuvre, comme sa datation, son unité et même l'identité de son auteur, ont en effet donné lieu à de vives polémiques, effectivement difficiles à trancher en raison de l'absence de toute connaissance précise relative au poète, dont le nom est seulement livré au détour d'un pentamètre du recueil (IV, 26).

La force — d'aucuns penseront la faiblesse — de cette dernière étude de W. Schneider est de mettre fin de façon péremptoire à certaines de ces hésitations. Dans une introduction à la fois concise et dense, il présente l'orientation principale de son travail, telle que l'annonce le sous-titre de l'ensemble : le livre vise à mettre en évidence la dimension « politique » d'un ouvrage prenant position contre les tendances ascétiques du christianisme dominant à son époque, au profit d'une vision de l'existence marquée par l'épanouissement du corps et fondée sur l'héritage classique. La querelle relative à la datation de l'ouvrage est ainsi tranchée d'emblée : Maximianus est présenté comme un auteur du VI^e^ siècle de notre ère et la justification de ce choix, établie en l'absence de preuves contraires, n'est développée que plus tard (p. 50-54). De même, l'affirmation de la nature en grande partie autobiographique du texte, pourtant défendue par la plupart des commentateurs, est mise à mal par l'idée d'une « stratégie fictionnelle » (p. 12) déployée dans un texte ne présentant, selon W. Schneider, que de rares détails autobiographiques (comme l'ambassade en Orient) au sein de développements offrant une large part au *lusus* littéraire. L'hypothèse étonnante faisant du nom de Maximien une création à valeur d'énoncé sera même formulée par la suite (p. 45-50).

L'économie générale de l'ouvrage, qui se veut la démonstration de ces hypothèses, ou plutôt de ces postulats, est en revanche des plus classiques. Dans une première partie qui occupe à elle seule presque la moitié de son travail, W. Schneider se propose de commenter les principaux aspects de l'œuvre majeure de Maximien, constituée par les pièces élégiaques. L'*Appendix Maximiana* et l'*Imitatio Maximiani* feront également l'objet d'un rapide commentaire et d'une traduction, p. 133-147 et p. 194-200.

Un résumé linéaire (p. 13-21) vise tout d'abord à présenter le contenu des poèmes élégiaques tout en soulignant la cohérence d'ensemble de ces quelque

685 vers. Là encore, la querelle portant sur l'unité des six poèmes est tranchée : la distinction traditionnelle, présentée comme arbitraire, entre six « élégies » est ainsi discutée, comme le suggère la réticence du commentateur, sensible dès le titre de l'ouvrage, à utiliser ce terme usuel au profit de périphrases comme « les vers élégiaques » ou les différentes « scènes » de cet *opus continuum* (p. 21-36). L'analyse, fondée essentiellement sur des jeux d'échos, est certes convaincante dans son ensemble, tout en manquant parfois de concision et de rigueur. Ainsi se trouve refusé aux « pièces » I et VI le statut de « cadre » de l'ensemble, au profit de la notion de « progression continue » pourtant étrangement « close » par les poèmes I et V (p. 34). Le terme de « cadre », récusé à la page 30, est d'ailleurs utilisé fortuitement à la page 20. Pour autant, l'insistance de l'analyse à établir la cohérence de l'ensemble est tout à fait louable, ce qui apporte là encore une réponse ferme à la polémique avivée notamment par les recherches de W. Schetter, en particulier au sujet de la prétendue « contradiction » entre les protestations de chasteté du poète et son goût pour la *uoluptas*.

L'analyse du texte devient alors plus philologique : W. Schneider examine rapidement les différents registres présents dans le recueil (p. 36-40) pour aboutir au constat d'un mélange des genres, du plus pathétique au plus grivois, présenté à juste titre comme typique de l'esthétique de la littérature tardive. Une étude fine de la langue et de la métrique de Maximien (p. 40-45) pousse ensuite l'auteur à affirmer l'exceptionnelle correction de la langue, souvent très classique tout en accordant une place importante aux tournures plus typiquement tardives, avec en particulier un goût marqué pour les oxymores, les répétitions, les sentences etc. Le caractère particulièrement élogieux du commentaire tranche ici avec les jugements très critiques qui ont pu être formulés sur la poésie de Maximien, qualifié par exemple de « poète médiocre » par F. Spaltenstein, dans ses *Commentaires des élégies de Maximien*, Institut Suisse de Rome, 1983, p. 9.

Une partie importante du travail est ensuite consacrée à une étude intertextuelle portant sur les auteurs ayant influencé l'œuvre de Maximien ou ayant pu être influencés par elle (p. 54-85). La place particulière de la poésie augustéenne (essentiellement Ovide, Virgile et Horace) est ainsi clairement illustrée d'exemples aussi nombreux que pertinents. D'autres passages laissent parfois plus sceptique, comme par exemple l'affirmation arbitraire de la « nécessité poétique absolue » de telle ou telle tournure chez Maximien, à rebours de son utilisation jugée purement « ornementale » et aux implications « moins complexes » chez Venance Fortunat (p. 61 *sqq.*). Bien plus : aux antipodes des critiques traditionnelles formulées à l'encontre de la propension de Maximien aux « emprunts » purs et simples plus qu'à la réécriture, l'étude s'efforce au contraire d'établir un parallélisme ambitieux avec l'*Enéide* aboutissant à l'idée d'un « jeu allégorique » sur la fin de Rome (p. 69-85). Des rapprochements syntaxiques et lexicaux avec des textes chrétiens débouchent alors sur l'idée-force de la démonstration : les vers élégiaques de Maximien seraient la profession de foi d'un homme vraisemblablement chrétien, mais qui oppose au discours officiel de l'ascétisme un discours « terrestre » aux accents épicuriens (pp. 85-96). Sur ce point, on aurait apprécié une référence au discours d'Amour dans l'épithalame de Maxime chez Ennode (*Carm.* 1, 4, v. 55 *sqq.*), qui s'inscrit dans la même thématique.

La dernière partie du commentaire porte alors sur le rôle des figures féminines au cœur de cette « expérience » (p. 96-120). Dans leur relation étroite avec le corps marqué par la vieillesse, ces dernières sont considérées comme constitutives de l'identité en devenir du poète. D'intéressantes considérations onomastiques soulignent la spécificité de chacun des quatre épisodes féminins, avec une attention particulière portée au personnage de la *Graia puella*, à la fois incarnation de

l'amour et lien avec la sphère du mythe, là encore grâce à un jeu intertextuel avec Virgile. La présence, en filigrane, d'une subtile réflexion sur le destin de Rome qui court à sa perte en délaissant ses valeurs traditionnelles, est ainsi réaffirmée avec force. Le poète s'inscrirait alors dans la plus pure tradition de l'élégie latine en mêlant les discours amoureux et politique.

Les quelques réticences que peut éprouver le lecteur devant le caractère parfois inégal de la force persuasive du discours s'effacent en tout cas devant les effort déployés par l'auteur pour relancer la réflexion sur un poète trop souvent et injustement jugé mineur. Le commentaire, associant analyses sociales, politiques, culturelles et littéraires, met en évidence l'obliquité fondamentale d'un texte dont la richesse ne peut apparaître qu'à une lecture attentive.

L'un des points forts de l'ouvrage de W. Schneider reste enfin la qualité tout à fait remarquable de la traduction allemande, à la fois élégante et très précise, toujours respectueuse du rythme du vers latin. Les notes critiques et exégétiques qui l'accompagnent sont assez fournies. L'ouvrage se clôt sur un index utile des auteurs antiques cités ainsi que sur une notice bibliographique complète.

S. Malick-Prunier.

La Colección canónica Hispana, VI : *Concilios hispánicos : tercera parte*, éd. Gonzalo Martínez Díez, S. J., et Félix Rodríguez, S. J. (Monumenta Hispaniae Sacra, Serie Canónica, vol. VI) : Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2002, 344 pages.

La publication de la collection canonique *Hispana* progresse lentement mais sûrement : après une étude approfondie de la transmission manuscrite, des sources et de la date de la collection (t. I, paru en 1966 : voir c. r. dans la *R.É.L.*, 45, 1967, p. 538-541), furent édités successivement les collections espagnoles dérivées de l'*Hispana* (t. II, 1976), les conciles grecs et africains (t. III, 1982), les conciles français et la première partie des conciles espagnols (t. IV, 1984) ; le t. V (1992) et le t. VI (2002) continuent l'édition des conciles hispaniques. Le t. VI, présenté ici, propose le texte des conciles de Tolède XI (réuni en 675), XII (681), XIII (683), XIV (684) et XV (688).

Comme le précédent compte-rendu dans la *R.É.L.* date de 1967, il n'est sans doute pas inutile de rappeler à nos lecteurs en quoi consiste cette collection et quelle est son importance. Le noyau originel en fut compilé entre 633 et 636, peut-être par Isidore de Séville lui-même, ou en tous cas dans un milieu proche du célèbre évêque sévillan. Cette première compilation ne comportait pas seulement des conciles espagnols, mais aussi un certain nombre de conciles grecs, africains ou gaulois, en particulier les conciles de Nicée, Constantinople, Éphèse et Chalcédoine dans la traduction latine qui circulait alors en Espagne. Après 636, le noyau initial fut complété de manière indépendante par trois compilateurs espagnols, ce qui donna naissance à trois recensions : la recension dite *Iuliana*, probablement composée à Tolède vers 671 sous l'épiscopat de Julien ; la recension dite *Vulgata*, la plus diffusée, postérieure à 694 ; et enfin la recension α ou recension « de Saint-Amand », appelée ainsi car c'est de l'archétype de cette compilation que dérive la collection (française) de Saint-Amand. L'une des deux branches de la recension *Iuliana*, la famille tolédane, comporte à la suite du XII^{e} Concile de Tolède des additions typiquement tolédanes, comme le décret de Gundemar et la lettre d'Aurasius de Tolède à Froga.

La collection *Hispana* est un document de première importance, non seulement pour les spécialistes de l'histoire ecclésiastique, mais pour tous les historiens

de l'Espagne wisigothique. En effet, le VII^e^ s. espagnol vit se renforcer les liens entre les pouvoirs politique et religieux : les évêques s'adaptèrent aux désirs des rois, mais en sens inverse ils se virent reconnaître par eux une autorité juridique même en matière civile. Les assemblées conciliaires, auxquelles participaient non seulement les évêques, mais aussi les *uiri illustres officii palatini* (qui souscrivaient après eux), devinrent de véritables assemblées « nationales » dont le rôle politique fut très important (par exemple le XII^e^ Concile de Tolède légitima la prise du pouvoir par Ervige). Les actes conciliaires constituent donc un document de première importance sur la vie religieuse, mais aussi politique et même économique, du royaume wisigothique.

Les historiens ont longtemps utilisé l'édition de J. Vives, *Concilios visigóticos e hispano-romanos*, Barcelona-Madrid, 1963 ; or J. Vives n'avait pas édité l'ensemble de la collection *Hispana*, mais seulement les conciles hispaniques, et son ouvrage n'était pas vraiment une édition critique, puisqu'il se limitait à un seul ms., avec un apparat critique presque inexistant. Le travail de F. Rodríguez constitue donc un progrès majeur. Les choix de l'éditeur, notamment l'adoption de l'une ou l'autre des trois recensions, sont justifiés avec précision dans l'introduction, et l'apparat critique indique de manière très claire les variantes rejetées. Les rares conjectures, signalées dans l'apparat (le texte édité est conforme à celui de l'archétype), parais sent judicieuses, par exemple dans le XV^e^ Concile (l. 301) *inanimis* préférable aux leçons des mss. *inanibus* et *in animabus*. La lettre d'Aurasius à Froga constitue un cas intéressant, car elle avait déjà été éditée par J. Gil (dans *Miscellanea wisigothica*, Sevilla, 1972, p. 48) ; cette nouvelle édition marque une avancée, parce qu'elle repose sur le seul manuscrit médiéval connu (J. Gil se fondait sur la copie qu'en avait faite Juan Bautista Pérez au XVI^e^ s.), et parce qu'elle propose des corrections convaincantes : par exemple, J. Gil avait corrigé la leçon du ms. *anathematizat eos* en *anathematizat uos*, mais F. Rodríguez conjecture *anathematizat te Deus* (en expliquant le texte transmis par une mélecture de *anathematizatteds*), ce qui semble plus satisfaisant. Ajoutons que l'éditeur a introduit une petite nouveauté dans ce VI^e^ tome, en indiquant l'accentuation de certains mots, notamment des anthroponymes : il n'est pas sans intérêt de constater que cette accentuation fut conservée dans des manuscrits du XI^e^ s., et qu'elle confirme la prononciation de certains noms qui ont laissé des traces en espagnol (par exemple Conc. XIII, l. 768 *Iácobus* > Sant-iago).

Voici maintenant trente-huit ans que cette édition a été commencée. On ne peut que se réjouir de la progression de ce travail et être optimiste quant à son achèvement.

Jacques Elfassi.

Histoire littéraire.

Guy Lachenaud, *Promettre et écrire. Essais sur l'historiographie des Anciens* (Collection Histoire) : Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004, 216 pages.

Ce recueil vise un public de professeurs et d'étudiants ; il s'adresse également à tous ceux qui s'intéressent aux historiens grecs et latins. L'ouvrage a pour but de mettre à la disposition de ses lecteurs des éléments d'information et de réflexion méthodologique et de proposer quelques exemples de pratique de lecture. Les cinq